

La journée du 28 Août à Villeselve

L'INAUGURATION ET LA BÉNÉDICTION

du Monument aux Morts de la guerre de 1914

Il n'entre pas dans les vues du Bulletin paroissial de faire office de chroniqueur local. Il se contente de donner, à la demande de nombreux paroissiens, le sermon prononcé le matin à la Messe célébrée pour le repos des âmes des soldats et déportés morts pour la Patrie, ainsi que le discours qui devait être prononcé, l'après-midi, au pied du Monument aux Morts.



Defunctus adhuc loquitur

Même mort, il nous parle toujours.

Mes Frères,

Celui qui devait trouver une mort héroïque au bord de son dirigeable « Le Dixmude », ce grand patriote, ce chrétien de roc, le lieutenant du Plessis de Grénédan écrivait quelque peu avant sa mort cette belle pensée : « Il faut que la France se penche sur la tombe de ceux qui sont morts pour Elle ; car si elle ne priait pour ses enfants, et si Dieu ne disposait pas de sa gloire pour couronner leur sacrifice, notre patrie aurait vécu en ce monde un rôle qui n'aurait pas de sens. »

Vous n'êtes pas de ceux qui oublient ! De votre religion, pour la plupart d'entre vous, vous pratiquez encore le culte des morts. Mon intention n'est point d'éteindre cette mèche qui fume encore, mais bien de la rallumer au contact des grandes vérités religieuses que nous rappelle pareille cérémonie

Si le poète a pu dire avec raison que « Rien ne nous fait si grands qu'une grande douleur », à quel juste titre ne devons-nous pas reprendre cette pensée devant la mort qui est la souffrance même.

*
**

La mort apporte avec elle une telle majesté que malgré les larmes dont elle gonfle nos cœurs, l'horreur dont elle agite nos esprits, l'anxiété dont elle trouble nos âmes, nous nous découvrons bien bas quand elle passe devant nous et même lorsque, plus brutale, elle s'arrête à notre foyer pour marquer quelqu'un des nôtres.

La mort, cette auguste silencieuse, lorsque la grâce nous est faite de la voir de tout près et de la méditer, a pour nous des accents d'éloquence où l'éloquence humaine ne pourrait pas atteindre. Que de tristes passés furent reniés, que d'horizons élargis, que d'avenirs idéalisés ; que de haines sont tombées, que de pardons accordés, que de réconciliations accomplies devant l'enseignement d'une couche funèbre ! Que de vies ont fleuri de la fécondité de la mort !

Mais cette éloquence combien plus impressionnante n'est-elle pas et combien plus féconde encore lorsque, à cette mort déjà si auguste en elle-même, les circonstances viennent ajouter un cadre d'une incomparable grandeur ; lorsque ceux-là qui dorment de leur dernier sommeil, vaillants des tranchées, martyrs de l'exil, lutteurs du dedans, ont pour linceul le drapeau de la Patrie et pour lit funéraire, les lauriers de nos victoires !

I

La leçon de nos morts, on ne peut mieux la comprendre qu'en contemplant ce qui se passe autour de nous. L'affreuse plaie de notre société actuelle, le mal qui est la source de tous nos malheurs, c'est l'égoïsme.

La première vertu de nos héros tombés, celle qui fit en eux, se dilater toutes les autres, celle qui est le contraste direct de notre pêché présent, c'est l'oubli de soi-même, la belle et vivifiante vertu de l'abnégation.

Aujourd'hui, états, classes sociales, individus, nous ne songeons qu'à nous, nous avons fait de notre « moi » une idole exigeante et jalouse. « Notre » puissance, « notre » argent, « notre » richesse, tout est là. Si les classes sociales ont les unes pour les autres des sentiments de Caïn, si l'avenir demeure sous un esclavage de menace, c'est que, chez les individus comme chez les peuples, la conscience est atténuée ; chez beaucoup elle est étouffée par le calcul souvent mesquin, parfois sordide, de nos intérêts personnels.

Que serions-nous devenus, si chacun de nous en particulier, si la génération de 1914 avait raisonné comme raisonne la génération d'aujourd'hui, et si la frénésie de l'argent et du plaisir avait brisé l'élan du devoir et de l'héroïsme.

Dieu merci, nous avons su nous oublier nous-mêmes et ceux-là dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, ont poussé alors la vertu d'abnégation jusqu'à son plein épanouissement. Nos morts, nos héros, écrasant notre égoïsme, offrirent à la Patrie la générosité de leur vaillance, à leur famille, l'endurance de leurs douleurs, à Dieu, la sublimité de leur trépas.

II

L'esprit d'abnégation de nos soldats, comme il fut spontané, ardent, complet ! Qui se rappelle sans tressaillir de joie, ce 1^{er} août 1914 où le tocsin jeta sur nos bourgades, ses notes sinistrement précipitées. Les cœurs de nos braves pouvaient battre plus vite et des sanglots monter à la gorge à la pensée d'une mère, d'une épouse, de petits enfants qu'il fallait abandonner, mais la voix de la patrie en danger parlait plus haut que tout et dans la profondeur des regards qui se durcissaient malgré les larmes se retrouvait cette indomptable énergie, héritée des champs de bataille de la vieille Gaule, des Croisades, des communes. Et nos soldats s'en allaient à la mêlée et nos travailleurs s'en allaient en exil, la France au cœur et la *Marseillaise* aux lèvres.

Et puis, sur le champ de bataille au soir d'un terrible assaut, ou bien là-bas dans les bagnes de l'étranger, sous les privations et les mauvais traitements, meurtri par un éclat d'obus ou torturé par la maladie, le fils de France se couche pour ne plus se relever. Sa tâche est achevée envers son pays ; il peut maintenant tourner ses pensées vers les siens ; il ne les reverra plus et pourtant, continuant ce sublimé oubli de lui-même qui en fait un héros, il trouve encore des mots de consolation ; s'il pleure, ce n'est pas sur lui mais sur le dénuement où il va laisser sa famille ; sa dernière lettre, écrite d'une main tremblante est un appel aux sentiments les plus admirables : « Courage, je vous aimais bien... j'ai fait mon devoir ». Et lorsque la souffrance était plus aiguë, la fièvre plus violente, le soldat couché sur son lit d'hôpital, le prisonnier étendu sur son grabat retrouvait et répétait avec une mélancolique tendresse ce cri si doux de sa première enfance « Maman ».

L'abnégation sera totale. Une dernière étape : la blessure s'est rouverte, le mal s'est aggravé. C'est le calvaire, et alors, devant la mort, le héros d'hier grandit soudain de toute la majesté de ses sentiments chrétiens. Pareil au voyageur arrive au sommet de la montagne et dont le regard s'ar-

rête sur les paysages d'alentour, il contemple de son œil dilaté les horizons de la vie, il en comprend la vanité, la futilité, la petitesse et son âme alors découvre, retrouve ou pénètre mieux les splendeurs des récompenses éternelles. Jamais la grâce divine ne se manifeste par plus de merveilles de conversion et de sanctification et en écoutant de ses lèvres déjà bleuies, s'exhaler les accents profonds mais apaisés du repentir, les élans de l'amour le plus suave, le salut à la suprême victoire, on est tenté de substituer aux gémissements du « *Dies irae* » les actions de grâces du « *Te Deum* », tant « leur perte que l'on pleure est un deuil que l'on chante. »

C'est Péguy allant au trépas pour l'expiation de ses fautes et la conversion de la France, c'est Psichari, le petit-fils de Renan, le renégat, le front troué d'une balle, que l'on retrouve le chapelet enroulé autour du poignet. Ce sont les frères Collard dans le Nord marchant au poteau d'exécution en chantant le Magnificat.

Et qui donc, ayant le douloureux honneur de compter quelque héros tombé parmi les siens, ne pourrait pas ajouter une page, peut-être plus humble, mais aussi touchante à ce livre d'or de tant d'héroïsme.



Mes Frères, le tertre qui s'élève au milieu de notre village surmonté d'une pierre prêchant la piété et la paix, n'abritera pas les corps de nos morts. Il devra abriter leurs âmes. Car cette cérémonie pour ne pas être une pure formalité, une pure parade indigne de nos morts, comporte des leçons. Leçons politiques, leçons morales. Il ne m'appartient pas de vous parler des premières. Je manquerai à un grave devoir de ma charge si je taisais les secondes. Je vais vous les exposer.

Il y a 10 ans, il n'y a que dix ans, nous étions en pleine guerre, et nous nous prêchions nous-mêmes. Ne disions-nous pas, qui que nous soyons, dans un langage identique, vaillants des tranchées, déportés au bagne, lutteur de l'intérieur, évacués de l'étranger, cette formule de Clovis : « Dieu de ma femme, Dieu de ma mère, Dieu de ma première Communion, si tu me donnes la victoire, si tu me rends mon foyer, je reviendrai vers toi. A l'ombre de mon clocher j'aimerai vivre et chanter le *Credo* de mes frères, je porterai par une vie exemplaire, et même par une tenue sévère le deuil de mes morts, j'entretiendrai la douleur de mes malheurs. Rentré au village, nous demeurerons tous frères, nous partagerons notre pain, nous n'aurons plus d'ennemis que ceux du dehors. »

Oh fragilité humaine ! Mon frère, qu'as-tu fait de ta promesse ? Immuable dans ses desseins, le Dieu de Clotilde demeure le juge des hommes et de leurs promesses.

Dieu ne veut pas la guerre, il la permet seulement. Maître de toute la création, il ne veut l'extermination d'aucune race, d'aucune espèce. Les chiens s'aboient sans s'entretuer ; il n'y a que l'homme pour tuer son semblable. Pourquoi ? mes frères ! Parce que Dieu a laissé à l'homme la liberté et l'empire sur ses passions, ce que n'ont ni les animaux, ni les autres créatures.

A la première page de l'histoire mondiale, on trouve l'orgueil d'Adam, à la seconde le crime de Caïn, le fratricide, à la troisième le déluge ou punition des désordres, dûs aux passions déréglées des hommes.

Jadis dans Israël, les prophètes ou les juges, devant les désordres ou l'impiété criaient de toutes leurs forces : « Israël, Israël, domine tes passions, reviens à ton Dieu, sinon, il va te punir » Quand, mes frères, il voit les hommes faire fi des lois de Dieu gravées en chacune de leur conscience, quand impuissant, il constate la violation du saint jour du Seigneur, du dimanche, la violation des lois sacrées du mariage, la stérilité volontaire, quand il voit l'homme pécher avec sang-froid, avec réflexion, avec mépris, l'envoyé moderne de Dieu, ne peut plus que s'écrier : Israël, mon frère, renonce à tes désordres car Dieu nous punira encore. Les hommes ont beau vouloir préparer la paix perpétuelle, ils n'y réussiront qu'en supprimant leurs désordres et leurs passions, car l'histoire est une éternelle recommenceuse.

* *

Il y a dix ans seulement, devant nos malheurs, tombaient de nos lèvres ces paroles graves : « Nous porterons longtemps le deuil de nos morts, nous pleurerons leurs pertes et la douleur de nos malheurs »

Je ne sais plus quel est le roi de l'antiquité qui ayant remporté une superbe victoire, réunit son peuple pour lui tenir ce langage impie :

« Dépêchez-vous d'enterrer vos morts, ils sentent mauvais, et puis profitez de ma victoire, jouissez et valsez. » Mes frères, qu'avons-nous fait de nos morts ? Une vague de plaisir, effaçant par sa crudité, la Grèce païenne, et la décadence romaine ou l'épopée napoléonienne en Italie a balayé notre triste planète. Ni le bon sens, ni le bon goût, ni l'art pur français n'a été préservé, et sous le couvert des noms Anglais, on a introduit chez nous, des orgies d'Amérique, d'Afrique, de sauvages. et comme le citoyen de Babylone, comment avons-nous enterré nos morts. — Et le mal est grave, car, quand ceux dont la mission divine est de perpétuer le culte des morts, de veiller sur l'inexpérience fougueuse des jeunes, de maintenir une race forte et disciplinée, osent parler,

on a vite fait, devant les sophismes modernes, tel celui-ci : « On ne vit pas avec les morts », on a vite fait de le faire passer pour un aïeul qui ne comprend rien, ni des besoins, ni des exigences d'une jeunesse moderne.

Sachons refaire une race sobre, chaste, douce et disciplinée, c'est là le secret de la virilité et par là, nous respecterons davantage aussi, ceux qui, il y a 10 ans seulement, au nombre de 1.500.000, ont versé leur sang pour nous sauver.

La dernière promesse que nous faisons, il y a 10 ans à peine, était celle de vivre en frères, dès le retour au pays natal. Cette promesse l'avons-nous tenue ? Ils n'étaient pas tous frères, ni par le sang, ni par l'amitié, ni par les affaires, ces 25 héros que nous pleurons en ce jour, j'en suis convaincu. Vient la guerre de 1914, et l'union sacrée se fit. Ils moururent dans la paix, dans l'union. C'est côte à côte qu'ils ont succombé à l'attaque, qu'ils ont été déchiquetés par la mitraille, et bien serrés étaient leur lit d'hôpital ou le grabat des camps. Ils étaient frères !

Et nous, que faisons-nous des leçons de nos morts ?

Si quelqu'un parmi nous entretient dans son cœur des sentiments de haine, de vengeance, si il néglige son frère, son ami, son concitoyen, dans ses relations, dans ses besoins, dans ses saluts, qu'il ne regarde pas le monument des morts, le monument de la fraternité, de crainte qu'une voix intérieure, celle de nos morts, ne lui crie : « Mon père, mon frère, mon ami, que fais-tu de ma mort, de mon sang, de ma victoire ? »

Vers vous, ô héros, s'en vont aujourd'hui nos ferventes prières, nos fidèles souvenirs. En retour, faites germer en chacun de nous, faites s'épanouir en nous ces idéals pour lesquels vous êtes morts, la religion, la famille, la Patrie. Faites-nous comprendre que c'est par la foi et par l'union que nous défendrons ces nobles idéals et qu'à notre tour, et à votre exemple, nous fassions quelque chose ici-bas pour Dieu, l'humanité et la Patrie.

Amen !

Mesdames, Messieurs,

Avant de donner par la bénédiction liturgique, une âme enseignante à ce monument de pierre, j'ai le devoir, au nom de la Sainte Eglise catholique, dont je suis ici le représentant, de venir m'incliner devant la pieuse mémoire des 25 enfants de cette paroisse, morts pour la France.

Enfants de l'Eglise ils le sont, non seulement par le baptême qu'ils ont tous reçu, mais aussi par le choix qu'ils

ont tous fait, héritiers en cela de la foi de leur père, de mourir dans son giron. Et c'est pour cela que vous n'êtes point surpris de voir l'Eglise, gardienne secourable et fidèle des morts, apporter à cette cérémonie le réconfort de son culte, le secours de ses prières, l'infaillibilité de ses leçons et le gage de ses promesses à l'égard des meilleurs de ses enfants qui, comme son divin Maître et fondateur, Jésus-Christ, nous ont enseigné que la meilleure marque d'amour ici-bas est celle de donner sa vie pour ceux que l'on aime.

Si la grande faucheuse des champs de bataille ne se retournait point pour savoir ce qu'il advenait des épis sanglants qu'elle couchait par terre ; si elle n'avait même pas le temps de les compter, c'est à nous, artisans de la victoire qu'il appartient de les ramasser, de les engranger, de les compter et d'en récolter les fruits. Si la religion faisait en 1914 à ses enfants un devoir de mourir pour sauver leur patrie, elle ordonne aujourd'hui à celle-ci de les pleurer, de les respecter et d'écouter leurs leçons.

Aux parents désolés nos morts redisent : « Ne pleurez pas sur moi, soyez fiers de moi, j'ai fait tout mon devoir ; acceptez courageusement le vôtre, car notre séparation n'est que passagère : au ciel, on se retrouve. »

Aux individus ils proclament que pour ne point mettre en jeu l'avenir du pays et pour assurer la victoire de la France, il faut lutter contre les passions de l'orgueil, du sensualisme, de l'intérêt personnel.

Aux familles, ils demandent de parfaire leur victoire en ne laissant point les ennemis de la France se consoler de leur défaite en tournant leurs regards vengeurs vers des foyers dépeuplés et des berceaux vides.

A la nation elle-même, ils supplient de perpétuer leur victoire en maintenant l'amour de tous les cœurs dans la justice, dans la liberté, dans la fraternité en aidant ses enfants à vivre ici-bas coude à coude comme là-bas, sur les champs de bataille ses fils reposent serrés les uns contre les autres. Et pour accomplir tout ce programme, ils redisent à la mère Patrie que la foi au christianisme traditionnel est non seulement requise mais est devenue une nécessité patriotique et nationale.

Mesdames et Messieurs, la guerre, on l'a dit avec raison, en se retirant, comme la mer qui rentre dans ses limites après la marée, a laissé après elle des amas de ruines. Il faut que le langage austère qui, jadis, commandait à nos héros de mourir, commande aux survivants de refaire et de rebâtir. La mort doit éclairer la vie ; et celui qui n'écoute pas la voix de nos morts est indigne de vivre.

Héros sacrés de la lutte nouvelle, vos tombes tiennent peu de place si on les mesure au cordeau, mais elles sont

grandes de toute la grandeur de votre héroïsme puisqu'elles sont surmontées du signe royal de la Croix et que vous nous rappelez que la meilleure marque d'amour qu'un homme puisse donner à son frère c'est de mourir pour lui.

Reposez en paix, et soyez bénis !